



Il était une Forêt

Exposition aux caves de la Chartreuse

10 boulevard Edgar Kofler, 38500 Voiron
du 1^{er} octobre 2026 au 31 janvier 2027

En hommage à Francis HALLE

« Les arbres sont les plus grands êtres vivants, de très loin. Les baleines c'est tout petit à côté. » (Francis Hallé)

« Si on aime les arbres, c'est qu'on aime les hommes » (Francis HALLE)

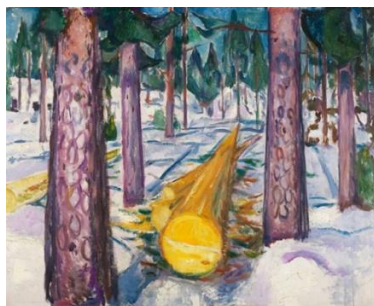


Préambule

La création artistique a toujours saisi les arbres et les forêts comme sujet de peinture, d'étude, d'exploration, d'émerveillement, mais le plus souvent faisant partie d'un décor.

De très nombreux peintres se sont emparés de ce thème : Jean-Baptiste Camille Corot, Gustave Courbet, Vincent Van Gogh et ses multiples toiles sur les oliviers, Claude Monet, Gustav Klimt, ... la liste est inépuisable.

Le *tronc jaune* d'Edvard Munch attire particulièrement le regard puisqu'il est couché et représente manifestement un chantier d'abattage. On ne peut le regarder qu'avec un œil circonspect et interrogateur : les arbres encore debout sont identiques et semblent bien alignés comme une zone de « plantation » d'arbres, ce qui n'a plus rien d'une forêt, alignés comme des maïs. Est-ce une toile accusatrice ?



Depuis plusieurs décennies l'évolution de la création artistique s'est clairement engagée dans une autre quête, un autre chemin, une autre détermination : celle de témoigner et mettre au centre des préoccupations ce monde végétal que nous connaissons si mal.

Les découvertes scientifiques affluent pour préciser chaque jour davantage l'évidente dépendance du monde vivant vis-à-vis des arbres, des forêts et des plantes. Si les scientifiques s'engagent activement pour alerter, préciser et dire les urgences qui surgissent, Francis Hallé a été l'un des premiers à hausser le ton et alerter les communautés humaines devant les destructions des grandes forêts des tropiques.

Si l'association Artborescences continue le travail engagé avec lui depuis 2009, s'est précisément pour soutenir la qualité de sa détermination sans faille. Grand connaisseur des forêts tropicales, de l'architecture des arbres et des écosystèmes forestiers, il prolonge la qualité de son exigence scientifique par un talent de dessinateur qui surprend et émerveille constamment les spectateurs.

Nous sommes à ce titre très reconnaissants aux Caves de la Chartreuse de nous accueillir pour présenter cette exposition qui regroupe ces dessins de Francis Hallé issus de ses carnets d'études et de voyage.

Nous présentons conjointement plusieurs autres artistes dont le travail s'est construit sur ce même chemin d'engagements, de questionnements, d'échanges entre sciences et arts : que faisons-nous de cette planète ?

Il avait été affirmé avec Francis que toutes manifestations artistiques et scientifiques que nous organisons doivent avoir une ambition pédagogique à l'adresse du public et particulièrement des jeunes générations.

Telle était la qualité de son engagement. Il est exactement le nôtre.

Les artistes présentés sont dans ce chemin, le même engagement. La qualité et la diversité de leur créativité souligne cette réalité et la raison d'être d'Artborescences.

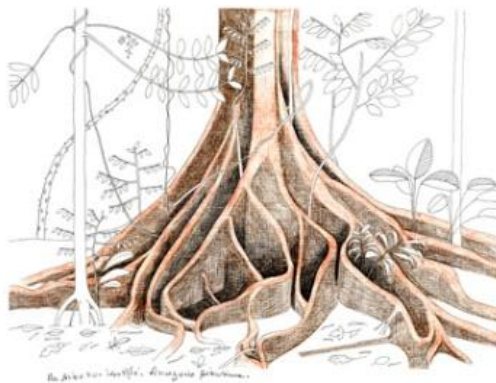
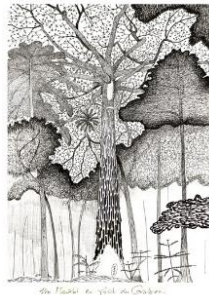


Francis HALLÉ

1938-2025. Botaniste, dendrologue, spécialiste de l'architecture des arbres et des forêts tropicales a vécu et travaillé en Côte d'Ivoire, Indonésie, parcouru toutes les forêts tropicales du Monde, puis à Montpellier pendant plus de 30 ans. Il a rejoint ses canopées le 31 décembre 2025, en France.

Dessins botaniques (origine : carnets d'études scientifiques).

Encres pigmentaires. Papier Innova.



Né d'un père ingénieur agronome et d'une mère férue d'art, d'histoire et de poésie, Francis Hallé était botaniste, biologiste et dendrologue. Mondialement réputé pour ses recherches sur la forêt et notamment, les forêts équatoriales et primaires, il reste l'auteur de nombreux ouvrages scientifiques et a été le conseiller scientifique et le co-scénariste du film *Il était une forêt* (réalisation : Luc Jacquet, 2013).

Il a milité activement pour la reconstitution, en Europe continentale, d'une forêt primaire, ce type de sylve originelle ayant pour l'essentiel disparu du Vieux Continent sous les effets du défrichement et de l'artificialisation.

Science et poésie : les deux langages

Au sein de la langue française, il s'agit de deux langages différents aux domaines de validité distincts. Le langage scientifique, je l'ai utilisé toute ma vie et il a d'incontestables mérites ; sa précision, sa clarté et sa logique me procurent d'intenses satisfactions.

Mais il a aussi ses défauts, dont le principal est qu'il ne s'accommode pas de l'expression directe du témoignage de nos sens, car il est contraint par un code très strict qui oblige à ne faire état que de données quantifiées. Qu'une odeur ou qu'un bruit l'inquiète, qu'un parfum ou qu'un son le séduise, le scientifique ne le dira pas ; vous ne saurez pas non plus s'il a été sensible à la beauté d'une couleur ou d'une somptueuse ambiance lumineuse. Bannir les sens a ce fâcheux résultat, qu'il n'est rien d'aussi peu « sensuel » qu'un texte scientifique contemporain ! l'ennui n'est pas loin.

Les limites du langage scientifique étant atteintes, il est légitime à mon sens de faire appel au langage poétique. Ce dernier ne s'encombre pas de précision ni de logique mais bénéficie d'une totale ouverture au « sensuel » ce qui lui donne accès à un vaste secteur de la réalité que le langage de la science s'interdit d'explorer.

Là où les scientifiques se contentent prosaïquement, laborieusement, de compter, de calculer, de mesurer ou de décrire, les poètes perçoivent, sentent, et évoquent. La sensibilité qu'on leur connaît et un langage libre de tout code leur permet, leur donne accès à des intuitions fulgurantes. Dans le domaine qui est le mien, la botanique, les poètes vont souvent beaucoup plus loin que les professionnels ; Paul Valéry parlant de l'arbre, Guy de Maupassant décrivant le parfum nocturne d'un chèvrefeuille ou Francis Ponge évoquant la couleur de la fleur des mimosas ou celle du tronc des pins, jamais le langage scientifique ne parviendra à les dépasser, ni même à les atteindre.

Le langage poétique est-il le seul en cause ? D'autres formes d'expression artistique – le graphisme, le cinéma, la sculpture, la musique – peuvent-elles prendre le relais d'un discours scientifique ayant atteint ses limites ? Je n'en ai pas la preuve mais je suis tenté de le croire. Est-ce une coïncidence ? A notre époque les rapprochements entre arts et sciences sont de plus en plus nombreux. Peut-être sont-ce là des tentatives visant à concilier les fonctionnements de nos deux hémisphères cérébraux.

Francis Hallé
Montpellier – 15.08.2010

Francis Hallé est le benjamin d'une famille issue d'une lignée de voyageurs, médecins et artistes peintres, avides de cultures différentes et de pays lointains. Pendant la guerre de 1939-1945, réfugié avec sa famille près de Fontainebleau, il constate qu'un lopin de terre peut couvrir les besoins d'une famille nombreuse. Initié dans ce domaine par son père, Francis Hallé conçoit une profonde admiration pour la forêt. Sous l'influence de son frère aîné, Nicolas, botaniste au Muséum de Paris, il se spécialise en botanique tropicale avant d'étudier sous les Tropiques les forêts primaires, en Côte d'Ivoire, au Congo, au Zaïre et en Indonésie.

Les recherches scientifiques de Francis Hallé ont donné lieu à la réalisation de multiples croquis, conservés dans ses carnets de travail. Plusieurs de ces croquis très détaillés, dessinés dans la grande tradition de l'art végétal et de la botanique scientifique, sont présentés dans l'exposition, après réalisation de tirages d'art, en différents formats et signés par lui.



Artborescences

www.artborescences.org - contact@artborescences@gmail.com

Naïmé AMELOT

Naïmé Amelot est née à Saint-Malo en 1996. Une série de voyages débute en 1999 et elle tisse progressivement un lien entre exploration et arts-plastiques. C'est au cours d'un séjour au Burkina Faso deux ans plus tard, qu'elle réalise son premier carnet de voyage composé d'illustrations floristiques et faunistiques.

Guidée par la passion d'un père entomologiste, Naïmé Amelot s'est naturellement intéressée au monde macro et microscopique mais également à la photographie. Rapidement, elle va commencer à représenter par la peinture et le dessin, des clichés d'espaces où la végétation pousse abondamment et la vie foisonne. Sa pratique est nourrie pendant une dizaine d'années par les enseignements dispensés au sein de l'Académie Malouine d'Arts-Plastiques (Saint-Malo).

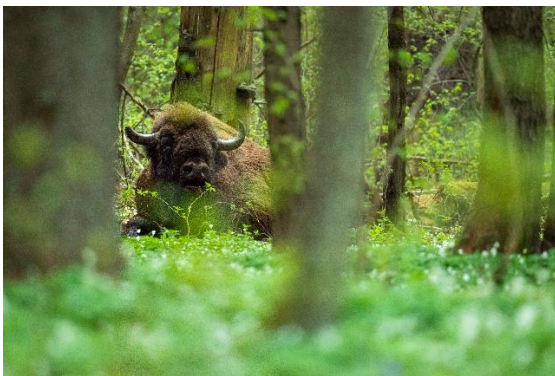


En 2017, elle amorce un master de recherche en arts-plastiques marqué par un vif intérêt pour les sciences naturelles et plus spécifiquement l'illustration naturaliste. Elle aspire progressivement à un décloisonnement des savoirs pour accéder à un travail commun, un partage de connaissances et de compétences entre artistes et scientifiques dans le cadre d'études de terrain. Elle découvre alors le travail de Francis Hallé et l'association Forest Art Project qui fait dialoguer des individus issus de champs disciplinaires différents mais regroupés par des intérêts communs : préserver la biodiversité, protéger les forêts primaires, lutter contre la déforestation. Elle rejoint naturellement l'association Artborescences qui prolonge et amplifie le travail des précédentes associations.

Jessica BUCZEK

Née en 1993, d'origine polonaise, Jessica Buczek développe conjointement sa passion pour la photographie et son amour de la nature au contact des paysages de campagne où elle grandit. Très vite sensibilisée aux enjeux écologiques, elle se spécialise en photographie naturaliste et de paysages. Son but : partager son amour de la nature et témoigner de sa beauté pour tenter de faire émerger chez les autres la même urgence à s'en émerveiller et à la préserver. Au fil des années, elle tend à chercher les paysages les plus proches possibles d'une nature originelle, non altérée par l'exploitation humaine. Cette quête la conduira d'abord aux quatre coins de la France, avant de guider ses pas dans les confins de l'Union Européenne, à la découverte de la dernière forêt primaire d'Europe.

Là, elle finit de tomber amoureuse des écosystèmes forestiers auxquels elle consacrait déjà l'essentiel de son travail photographique. La richesse de ces milieux, leur beauté, la multitude des lignes et l'harmonie des formes qui s'en dégagent font autant d'attraits esthétiques et artistiques qui y ramènent sans cesse ses pas et ses songes.



Souvent désignée comme dernière forêt primaire d'Europe, la forêt de Białowieża, située à la frontière entre la Pologne et la Biélorussie et inscrite au patrimoine mondial de l'humanité est l'écosystème le plus riche d'Europe. La forêt de Białowieża nous est précieuse pour sa beauté et pour son rôle de témoin de notre passé en même temps que d'un avenir possible où l'homme, réconcilié avec la nature, lui rendrait la place qu'elle mérite.

Stéphanie CALDY

Stéphanie Caldý développe depuis les années 1990 une pratique à la croisée de la recherche plastique, de l'expérience immersive et de la cohabitation avec les systèmes vivants. Son œuvre s'ancre dans une démarche située à la croisée de l'écosophie et de l'animisme.

Ses recherches sont centrées sur la co-création avec les forces du vivant, dans une approche rituelle et symbiotique.



Elle inscrit son œuvre dans un biotope forestier qui devient à la fois sujet, partenaire et milieu de recherche. Sa pratique débute généralement par une performance mêlant rituel vernaculaire et protocole post-anthropocène. Un acte qui vise à la mise en relation poétique et politique avec le biofilm, cette « peau de la Terre » qui contient la vie depuis 4 milliards d'années (cf. Bruno Latour).

Ses peintures et installations se déploient ensuite comme des champs de résonance : pigments naturels, minéraux broyés, plumes et pinceaux inscrivent des formes organiques sur des toiles de lin posées au sol. Le geste est lent, à l'écoute, enraciné. La nature y devient tour à tour métaphore de la psyché humaine et calligraphie fréquentielle.

À travers cette recherche, Stéphanie Caldý interroge notre capacité d'écoute, notre lien au non-humain, et notre potentiel ambivalent à créer ou détruire. Son travail, profondément ancré et interconnecté, pose les bases d'une esthétique du soin, de l'attention, et de la réparation.

Ursula CARUEL

Née en 1976 dans les Ardennes Vit et travaille à Montpellier (France)

DNSEP Beaux-Arts d'Aix-en-Provence

DN MADE Design textile - École Supérieure des Arts Appliqués et Textiles de
Roubaix - Diplôme professionnel Design d'Espace

Ursula Caruel défend un art local et nomade où l'identité du paysage et la question de la mise en vie du dessin sont primordiales. Son processus de création passe par la connaissance du végétal environnant les lieux où ses installations sont présentées et le lien quotidien que les personnes entretiennent avec lui. Passionnée de botanique, elle étudie les processus de croissance du vivant pour en dupliquer la nature créative. Le dessin devient alors biomimétique et les espaces d'exposition des moments d'équilibre entre le geste et le silence. Elle crée aussi des fresques et des livres d'artistes avec des poètes contemporains et participe à des résidences et des workshops.



En 2017, le Musée du bois de la Haute-Garonne expose son travail sur les arbres.

En 2020, ses dessins de pommier entrent dans les collections du Mobilier National.

De 2021 à 2024, elle intègre le collectif d'artistes *Forest Art Project* auprès du botaniste Francis Hallé et affine son lien avec les territoires ruraux à travers une résidence dans l'Aubrac et une exposition au Musée Ethnobotanique de Salagon.

En 2022, la DRAC Occitanie soutient son projet de collection internationale d'art végétal qui rassemble des artistes autour de la diversité des représentations.

La fragilité du monde végétal est au cœur de sa démarche.

Elle présente en 2026 une collection un herbier de 1800 plantes à l'Orangerie du jardin botanique de Montpellier.



Ti'iwan COUCHILI

Née en 1972 à Saut Tampok (Guyanne). Vit et travaille sur la commune de Montsinéry.

Maluwana (« Ciel de case »), 2023. Bois, pigments minéraux. Diamètre : 130 cm.



Indienne Teko, Ti'iwan Couchili est née à Maripasoula et vit et travaille dans la forêt amazonienne. Inspirée par sa Guyane natale, initiée dès son adolescence aux mythes du maluwana, le « ciel de case », disque de bois peint que l'on installe sous la voûte de l'habitation (le carbet) pour protéger cette dernière des mauvais esprits, elle en reconduit et en développe bientôt le style vernaculaire dans un esprit à la fois traditionaliste et ouvert. S'affranchissant ensuite de la tradition, elle « crée de nouveaux motifs et introduit de nouvelles formes » en s'inspirant notamment des motifs des peintures corporelles, de la vannerie et du tissage. L'objet culturel tel que l'envisage Ti'iwan Couchili n'est pas une figure figée, comme le suggère l'évolution même du style et des formes plastiques du maluwana. En 1998, elle délaisse la peinture glycérophthalique et renoue avec une technique traditionnelle tombée en désuétude : l'utilisation de pigments minéraux.

L'artiste, à partir de ce fonds, va reconsidérer sa propre création, lui conférant du même coup, à la fois, originalité et spécificité. « *L'accès à ces documents iconographiques m'a fait réaliser que l'art du ciel de case s'inscrivait dans une trajectoire historique qui renouvelait à chaque génération son style* », précise-t-elle.

Lélia DEMOISY

Née en 1991. Vit et travaille dans les Yvelines.

Retour à la Terre, 2022.

Bois d'épicéa, thuya et bouleau, 98 x 115 x 200 cm.

Carapace,

bois d'azobé - 2025.



Lélia Demoisy entretient avec les forêts un rapport nourri de métamorphose. Une forêt se transforme-t-elle sans cesse ? L'artiste ajoute sa patte à cette transformation, opérer l'équivalent d'une « chirurgie poétique ». Une forêt produit-elle de la matière ? L'artiste peut y ajouter quelque chose de son cru, l'esthétiser en la rendant vivante, en résonance et en lien avec l'univers forestier. Récupérer des matériaux morts dans l'espace de la sylve : ce premier moment va déboucher sur un « accommodement des restes », la création d'images ou de sculptures aux airs d'éléments naturels mais qui n'en sont pas. Monde étrange que celui de Lélia Demoisy, tissé de mystère mais aussi de solidarité. La création artistique y vient à l'appui de la création naturelle, l'une ne semblant exister que pour permettre l'expression de l'autre.

Lélia Demoisy, dans l'exposition « Forêts-Mondes », présente *Mémoires croisées*, un bois exotique d'Afrique centrale récupéré en France dans un ancien stock de charpentier croisé ici avec la photographie d'une forêt gabonaise prise par l'arrière-grand-père de l'artiste en 1929. Autre pièce présentée dans l'exposition, *Retour à la terre* : des troncs d'arbres cintrés donnent l'impression de sortir de terre pour y replonger aussitôt la tête. Troisième proposition de l'artiste, *La belle mort*, série photographique d'une installation pérenne qui a été réalisée pour un espace précis dans la forêt du Parc national des forêts. Cette pièce aborde le sujet de la mort de l'arbre, sujet délicat à appréhender dans le règne végétal.

Benjamin FLAO

Benjamin Flao, est né à Nantes en 1975 dans une lumière douce. Puis sont arrivées les odeurs d'école qui font mal au ventre. Alors on dessine. Et puis après l'école, c'est la liberté de tout envoyer promener, y compris soi-même. Ensuite on fait des peintures sur les murs, des livres, des enfants, encore des livres parce qu'on ne peut pas vivre tout nu sur l'océan et puis on vient à Niort pour voir comment que c'est, et après...

Benjamin Flao est un des dessinateurs les plus talentueux de sa génération. Lauréat 2003, pour Carnets de Sibérie, du prix Lonely Planet (Clermont- Ferrand, Biennale du carnet de voyage), il a cosigné depuis Sillages d'Afrique, La Ligne de fuite, Mauvais garçons et surtout l'exceptionnel Kililana Song, chez Futuropolis.

Il vit dans la Drôme.



Il a plus récemment illustré cette bande dessinée devenue célèbre : *la vie secrète des arbres*.

Ses dernières créations sont les deux tomes de « l'Âge d'eau » qui annoncent la montée des eaux sur les bords de la Loire... autre époque après les âges de pierre, de bronze, industriel et nouvelles technologies...

Il s'illustre également dans l'élaboration d'un spectacle avec Clothilde Durieux dans lequel ils proposent une interprétation libre du texte de Jean GIONO « *l'homme qui planta des arbres* ». L'immense succès de leur proposition à la fois poétique, simple, bouleversante, très inattendue et qui dure depuis près de 18 ans, font de cet artiste un dessinateur généreux, inventif et génial.

Nous nous considérons très privilégiés dans Artborescences de pouvoir accueillir des artistes ayant ce niveau de talent.

Julie GENELIN

Interview réalisée par Pauline LISOWSKI :

« Mon ambition ne se situe pas dans le Je : j'ai envie de partager de la joie, du courage et une forme de conscience de ce qui nous entoure et de notre capacité à agir. La relation est probablement au centre de ma démarche.

J'ai souvent cette sensation que je pourrai être les êtres que j'observe au quotidien : un état où on est capable de sentir l'autre, ce qui nous environne, nous co-construit. L'égo de l'artiste est pour moi une chose compliquée. Mon ambition ne se situe pas dans le Je : j'ai envie de partager de la joie, du courage et une forme de conscience de ce qui nous entoure et de notre capacité à agir. La relation est probablement au centre de ma démarche.

Graines et feuille d'or dans la paume de ma main, 2026, empreinte de paume de main en porcelaine émaillée et graines à la feuille d'or



L'atelier pour moi, c'est la vie. Pendant longtemps je pouvais faire atelier partout. J'ai d'abord eu un ou des ateliers aux Beaux-Arts de Paris, puis à Pékin avec Céleste à Dashanzi (798), à la Générale dans le 18ème puis à la Manufacture de Sèvres et à la Cité internationale.

Ces lieux étaient synonymes de liberté, de rencontres, d'échanges, d'activation des formes et de la pensée. J'ai alors compris peu à peu ce qu'un atelier peut permettre. Sarkis m'a beaucoup fait réfléchir sur cette question de l'atelier.

On y est comme dans sa tête, c'est un endroit très intime et ouvert à la fois. J'ai l'impression vraiment d'habiter l'endroit, même sur une courte durée. Les objets, la lumière, l'ambiance, tout y est comme un écosystème, qui se fabrique peu à peu. C'est un lieu où on peut oser faire des choses et rater. Depuis quelques années, j'ai un atelier à Argenteuil, mais j'ai besoin de retrouver le collectif. L'atelier est pour moi un luxe et s'il peut s'établir à peu près n'importe où, l'espace et les habitant.e.s y sont très importants. J'ai essayé d'optimiser au maximum l'atelier que j'ai eu récemment au Bateau Lavoir en invitant d'autres artistes, afin d'en faire un lieu vivant, qui se métamorphose, évolue et se transforme, résonne. « Seul on va plus vite, mais ensemble on va plus loin. »

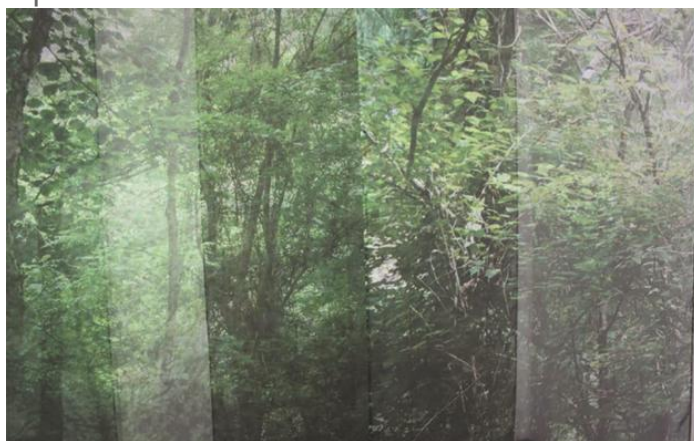


« Je voudrais gagner de l'argent pour le donner à des causes que j'estime précieuses : les arbres, l'eau, la faune et la flore, la terre sous nos pieds, le monde dont nous faisons partie. Je questionne l'histoire, ce qui nous permet de la lire, la machine et le vivant. J'essaye de mettre en place des scénarii qui rendraient possibles des connexions, qui permettraient aux gens de se poser des questions et de réaliser leur puissance ou leur poésie et qu'ils se sentent capable d'agir ».

Anne-Laure H - BLANC

Marquée par les montagnes de son enfance, Anne-Laure H-Blanc développe une pratique pluridisciplinaire, profondément enracinée dans l'observation du Vivant. A travers une approche sensible, à la façon d'un « sismographe », elle cherche à retranscrire les traces visibles et invisibles des lieux, en résonance avec leur singularité.

Suspensions éphémères - photographies sur voiles



Les fondements de son processus reposent sur une profonde attention et un état de disponibilité à ce qui l'entoure. Arpenter, collecter, s'imprégner, se laisser surprendre : être là, sans attentes. Le corps-médium à ce moment précis, rejoue et incorpore quelque chose du paysage pour en devenir le prolongement.

Le travail in situ s'envisage comme une interaction et une co-crédation où les éléments naturels par *leur puissance d'agir*, deviennent des partenaires à part entière.

Dans son approche, le dessin s'impose comme une émanation du geste, une empreinte de la sensation. Il naît d'un élan vital autant que d'une respiration méditative, révélant ainsi la fragilité du vivant et les liens subtils qui nous relient à lui.

Formée à la gravure et titulaire d'une double licence en Arts plastiques et en Lettres, Anne-Laure H-Blanc nourrit sa recherche artistique d'un intérêt profond pour l'esthétique et les philosophies asiatiques. Les vastes espaces nord-américains et plusieurs résidences d'artiste en Asie de l'Est (Corée du Sud, Japon) constituent des jalons déterminants dans son rapport au lieu.

En 2024, elle a bénéficié d'une aide à la création du Département de l'Isère et en 2025, d'une dotation de l'ADAGP pour la réalisation d'un portrait vidéo.

Caroline KENNERSON

Née en 1975 en Haute-Savoie, Caroline Kennerson explore depuis son enfance la richesse de l'art sous toutes ses formes. Diplômée de l'université Paris I en arts et sciences de l'art avec Mention Très Bien, elle a poursuivi ses études jusqu'au DEA avant de débiter une thèse. Artiste multidisciplinaire et enseignante en école d'art, elle conjugue création et transmission avec passion.



Un univers artistique polymorphe

Peinture, dessin, sculpture, céramique, installation, Land Art : Caroline Kennerson choisit ses médiums selon ses projets. Son travail est une exploration perpétuelle du corps, de ses mystères, de ses fragilités, et de son lien à un environnement en constante mutation.

Vision artistique

Dans ses dessins à l'encre et ses céramiques, Caroline Kennerson dévoile des aspects invisibles de la vie en mêlant des images inspirées du milieu médical ou scientifique à des structures imaginaires issues de son expérience personnelle. Cette hybridation entre les règnes animal, végétal et humain suscite des relations insoupçonnées, souvent dérangeantes, qui questionnent nos certitudes et réveillent un inconscient collectif.

Ses œuvres, oscillant entre macrocosme et microcosme, entre voûte céleste et bouillon de culture, invitent le spectateur à redéfinir son regard sur l'univers du vivant.

Thèmes et inspirations

- **Fragilité** : Érigée en valeur fondamentale, notamment dans ses céramiques fines où se mêlent feuilles gravées de structures ADN.
- **Altérité** : Une réflexion sur la biocénose et les interactions entre les organismes vivants, transposée aux relations humaines.
- **Interdépendance** : Une incitation à repenser notre lien à l'Autre et à notre écosystème.

Caroline Kennerson sensibilise à l'altérité et à la fragilité du vivant, révélant la poésie cachée dans nos interactions avec le monde. Ses créations sont autant d'appels à explorer les similitudes et les interdépendances essentielles à notre humanité.

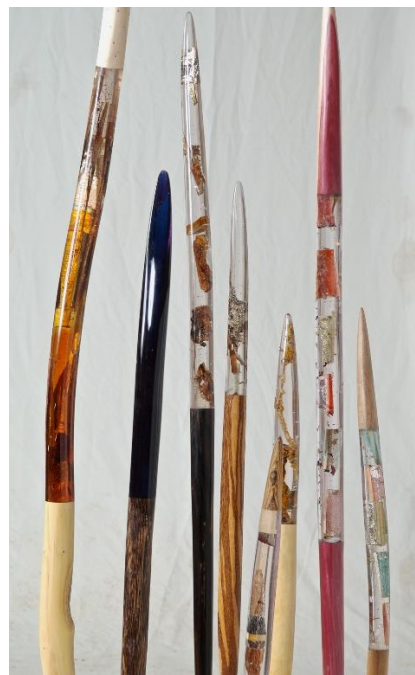


Vincent Lajarige

Né en 1948, vit et travaille à Arles. Président de l'association Artborescences.

Peintre et sculpteur, Vincent Lajarige est aussi médecin de formation. Investi auprès de la Croix-Rouge et de Médecins du monde, il réalise de nombreux voyages au cours de sa carrière, qui le guidèrent notamment jusqu'en Amazonie dont la découverte bouleversa l'artiste. Dès lors, il développe une fascination pour la forêt additionnée d'une profonde sensibilité à ses enjeux écologiques. Depuis plus de vingt ans, l'artiste se consacre donc à la création d'une forêt intime et mystérieuse qui fait l'archéologie de la forêt originelle et imagine la forêt hybride du futur.

Forêt imaginaire, 1999 – 2026 - Bois flottés, bois trouvés avec incrustations diverses, pigments, copeaux et sciure dans une résine d'inclusion. Dimensions variables.



Au fil des années, près de quatre cent pièces composèrent cette forêt artificielle. Les pièces sont constituées d'un mélange de différentes essences, principalement de bois trouvés en forêts ou flottés de quelques essences de bois du monde entier tels que l'ébène, le palissandre, le bois de rose ou encore le camphrier du Japon qui sont assemblés avec des essences de nos contrées.. Les petites parties de bois exotiques viennent d'une entreprise normande très soucieuse des origines : elle travaille avec des sculpteurs, ébénistes d'art et luthiers.

Certaines pièces sont incrustées de résine dans laquelle l'artiste fige des copeaux de bois, du verre, des pigments ou encore de la lumière. Avec sa forêt, plus ou moins étendue selon les lieux dans laquelle elle est présentée, Vincent Lajarige nous invite à un voyage enchanté à la rencontre des esprits de la nature, du mystère des choses, de leurs parts indicibles. Parfois des bois brûlés au cours d'incendies de forêts viennent souligner la fragilité de nos écosystèmes.

Léa LAYEUX

Née sur les Hauts-Plateaux du Vercors, Léa Layeux alias **Oxaléa** a appris à connaître la vie en forêt : la faune, les espèces d'arbres, les plantes, les champignons.

A la suite d'une formation en sciences techniques de laboratoire, la biologie végétale l'émerveille. Elle commence à réaliser des compositions éphémères avec des végétaux, nourrie par l'opportunité de vivre dans le petit village protégé de la Giettaz en Aravis, aux confins du val d'Arly.



La création d'un « atelier herbier » a concrétisé son souhait de partage en accompagnant des particuliers à la création d'herbier à l'issue de randonnées en montagne.

Profondément convaincue qu'il est urgent de transformer la peur de l'inconnu par une meilleure connaissance de la nature afin de la préserver, Oxaléa œuvre à la sensibilisation et à l'éducation par la découverte.

Ses œuvres sont avant tout le résultat d'un émerveillement, une rencontre en bord de chemin qui saisit ses sens et donne à voir la beauté du microscopique. S'inspirant de l'agencement des feuillages, des graminées ou des écorces, Oxaléa compose des tableaux à partir des végétaux qu'elle collecte avec respect. Le sujet est taquin, parfois indirect et subtil mais traite avec certitude notre rapport à la nature.

Son propos est déterminé et lumineux : « **Il est temps d'observer ce qui se trouve à nos pieds avant de lever les yeux au ciel.** »

Chloé LHOIR

La graine incarne cette formidable capacité à contenir l'infini dans l'infiniment petit, à préserver la promesse d'un avenir grandiose dans une enveloppe fragile et modeste. Elle contient en elle l'intégralité d'un futur être vivant, parfois immense tel un séquoia centenaire, parfois délicat et éphémère comme une fleur.

Elle nous enseigne la patience – cette vertu rare dans un monde d'instantanéité – nous rappelant que les processus les plus précieux nécessitent du temps pour mûrir et s'épanouir.

Cette œuvre invite le spectateur à prendre conscience de la fragilité du vivant et de l'importance du geste silencieux, celui de déhiscence qui, par son éclat, nous rappelle que la vie est toujours en devenir, en transformation.

Elle capte cet instant suspendu, où tout commence sans faire de bruit, une alchimie silencieuse.

**Une graine ne crie pas. Elle ne s'impose pas.
Mais au cœur de son silence, il y a un éclat.
Une poussée infime, un souffle à peine audible :
Le murmure du vivant.**



L'installation questionne :

Sommes-nous encore capable de voir cet éclat de vie, et de nous laisser porter par lui ? de nous mettre à l'échelle du végétal, de ralentir, d'observer, de sentir et de semer ?

N'oublions pas que chaque transformation, aussi petite soit elle, est l'éclat d'une promesse d'avenir. Le choix des dimensions des graines est volontairement supérieur à la « normale ». J'ai souhaité, à travers ce changement d'échelle, changer la posture et le regard de l'humain sur le vivant.

Le visiteur se trouve dans une position de découverte du microcosme végétal. Tel un insecte sur une graine, il pose son regard dans l'intimité de celle-ci. Il perd son regard dans ses murmures puis est capté par son éclat en arrière-plan où il découvre à une plus petite échelle des graines en germination.

Là où le papier devient terre, lumière et souffle d'espoir

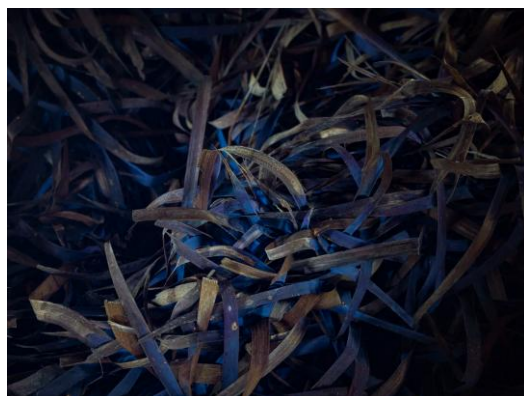
Murmures de graines est une œuvre naissant de plusieurs graines : celle de l'ortie, du yucca, de la coco, du lin ou encore du lierre. En effet, chaque plante, une fois transformée, a donné du papier qui lui-même incarne, pour cette œuvre, le retour à l'état de graine : un cycle, une transformation, une naissance et une renaissance. Un éclat de silence et de fragilité émerge du contraste entre la finesse du papier et la puissance de ce qu'il contient ; entre sa douceur et l'explosion de vie qu'il représente. Chaque partie de l'œuvre capte et diffuse la lumière d'une manière unique, apportant une dimension éphémère tel une graine ou le papier végétal.



Alexis PICHOT

Alexis Pichot est un photographe-auteur français né en 1980. Il vit dans la Drôme.

Après dix années en tant que décorateur d'intérieur à Paris, il se lance en autodidacte dans la photographie et se spécialise dans les prises de vues de nuits en pause longue. L'émerveillement et la contemplation font partie intégrante de ses images. Sa photographie s'ancre dans un besoin de protection et de préservation du monde vivant, en alliant écriture documentaire et artistique.



Son travail est diffusé dans la presse quotidienne ou spécialisée telle que *Libération*, *Réponses Photo*, *Aesthetica Magazine*, *Compétence Photo*, *Milk*, *Architecture à Vivre*, *Elle...*

Il est exposé régulièrement lors de festivals et en galerie, en France et à l'étranger. La série « Insula » a été présentée à La Maison des photographes à Paris (2026), « Résurgence » aux festivals Zoom (Canada, 2025), aux Nuits de la photo des Rencontres d'Arles (2025), au festival Les Photographiques du Mans (2025) et à la galerie Le Bleu du ciel à Lyon (2025). « Insula » et « Mon Coeur en hiver » (2024-2025) et « Incandescence » (2015) ont été exposées à la Little Big Galerie à Paris.

Alexis Pichot a été lauréat du prix Le Bleu du ciel à Lyon (2025) et du prix du public au festival Les Rencontres de la photo à Chabeuil (Drôme, 2025). Il a aussi obtenu l'Aide individuelle à la création de la DRAC AURA (202

Morgane PORCHERON

Morgane Porcheron née en 1990 à Lyon, vit à Paris et partage son atelier avec d'autres artistes à Montreuil. Elle débute son cursus artistique par la classe préparatoire des Beaux-Arts de Lyon puis se forme à l'Institut Supérieur des Arts de Toulouse où elle obtient son DNAP en 2013. Passant ensuite par un échange à Shanghai dans l'école Offshore de Paul Devautour en 2014, elle décide de terminer son parcours aux Beaux-Arts de Paris où elle obtient son DNSAP en 2016.



Morgane Porcheron développe ses recherches en atelier et en immersion dans le cadre de résidences artistiques : «Du soir au matin» dans le Loiret en 2015, la «Casa Lool» dans le Yucatan en 2016, Zone Sensible grâce au soutien de la bourse [N.A !] Project en 2019 et à La Menuiserie 2 dans l'Oise en 2021.

Son travail a été montré en France, notamment : au musée du Louvre et dans de nombreux endroits inhabituels ainsi qu'à l'étranger.

Nous habitons un monde où les prouesses techniques et technologiques vont de plus en plus loin. ...(mais)habite ce monde tout un univers souterrain foisonnant de vies et constituant une richesse insidieuse, invisible au premier coup d'œil.

Mon travail artistique s'articule autour de l'impact de la nature sur les constructions humaines. Je mets ainsi en évidence la force qu'à la nature à reprendre ses droits, en particulier en paysage urbanisé.

Au gré de mes balades, je récolte des éléments liés à notre espace environnant, je retrace leur histoire, puis, j'élabore une archéologie du quotidien. En somme, mon travail est en lien avec le vivant, le paysage et l'architecture. Dans mes compositions se joue une double tension : l'ambivalence entre l'artisanat et la manufacture, un va-et-vient entre l'intervention de l'Homme sur la Nature et la constance de celle-ci à reprendre ses droits.

Les écrits et les idées d'architectes, théoriciens, philosophes et paysagistes comme Yona Friedman, Gilles Clément, Emanuele Coccia, Paul Ardenne, ou encore, Gilles Tiberghien nourrissent mon travail, ainsi que certains courants artistiques fondateurs comme l'Arte Povera et l'Art Minimal.



Charlotte RODON

Vit et travaille dans la Chaîne des Puys, près de Clermont-Ferrand.

Chemin racinaire, 2023.

Triptyque. Techniques mixtes. Panneau, papier contrecollé sur bois, caisse américaine. 3 fois 75 x 110 cm.



Se définissant comme « artiste du vivant », Charlotte Rodon commence par la photographie documentaire avant de s'adonner au dessin. L'art, pour elle, est inséparable de la biologie, qu'elle étudie de près et esthétise à l'occasion avec le concours intellectuel d'écologues et de spécialistes de la nature. *« Mon œuvre s'ancre au cœur d'une démarche artistique et écologique en plaçant l'homme dans un tout, dit l'artiste. Cet acte artistique proclame notre petitesse face au vivant et questionne notre manière d'habiter le monde et non notre monde ».*

Charlotte Rodon explore la frontière entre l'art et la science abordée à travers les processus naturels, avec un intérêt particulier pour tout ce qui s'ébat et frémit sous nos pieds. Sa perspective ? Une reconnexion humain-nature. Le site Web de l'artiste, de manière explicite, s'ouvre sur cette invitation: « Voyagez dans les profondeurs du vivant ». Ces profondeurs du vivant chères à l'artiste, ce sont notamment les racines, réseau souterrain qui fait circuler la vie et permet en partie la croissance des plantes. C'est là le thème de son *Chemin racinaire*, triptyque dédié aux racines, ainsi présenté par ses soins : *« Chemin racinaire est un triptyque, aux tonalités chaudes des terres des puys d'Auvergne, constituées de pierre de Pouzzolane, grande composante minérale résultante d'un processus volcanique. Il narre la croissance et l'évolution d'une racine résiliente. Malgré son parcours sinueux, parfois chaotique et contraint, elle semble incarner une puissance, une énergie positive qui la guide dans les profondeurs, tel un combat de vie ».*

Edyta TOLWINSKA

Son regard s'est aiguisé à travers sa formation à l'École des Beaux-Arts de Łódź, en Pologne, puis à l'École des Beaux-Arts de Lyon.

Autrice photographe, elle développe une approche profondément plasticienne de la photographie, où chaque image se construit comme une composition sensible entre lumière, mouvement et matière.

Photo de lianes - Guyane Française - 2024



Pour elle, photographier revient à dessiner avec la lumière.

Son regard, qu'elle qualifie volontiers de « photosensible », se nourrit des variations visuelles du monde vivant : vibrations de la couleur, oscillations de la lumière, tensions entre présence et disparition, mouvement et suspension. Son travail se situe à l'intersection exacte du temps et de l'espace — dans cet instant fragile où la lumière révèle une forme, une énergie, une respiration. Elle cherche à saisir ce point d'équilibre où l'instinct prend le dessus et où l'image devient expérience sensible.

Son travail alterne mises en scène photographiques, exploration du territoire, voyage et spontanéité de la rencontre. En dialogue constant entre recherche artistique, innovation technologique et observation du vivant, elle développe une œuvre sensible où la photographie devient une manière d'habiter le monde.

En vous remerciant infiniment d'accueillir cette exposition regroupant des artistes principalement régionaux et animés par leur émerveillement constant devant la nature. Ils ont cette préoccupation permanente de regarder et souligner l'importance de la face cachée des choses, de leur côté indicible qui fondent l'origine de la vie.

Nous prévoyons d'organiser des périodes de médiation à l'adresse du public et des écoles durant les quatre mois de la durée de cette exposition.

En accord avec les organisations nous pourrons établir un planning de ces possibles temps d'échanges.

Vincent Lajarige 28 juin 2026

